

Les différentes époques de la création des noms de lieux dans le Nord-Pas-de-Calais

La connaissance de l'origine des noms de lieux nous est d'un grand secours pour mieux connaître l'histoire. Cela est vrai en général, mais c'est encore plus vrai pour notre région, parce que celle-ci a connu de nombreuses invasions, de nombreux cataclysmes de sorte que les documents écrits des premiers siècles sont quasi inexistants. Pour cette époque, il faut donc nous rabattre, soit sur les fouilles archéologiques, soit sur les noms de lieux, et c'est ce que nous allons faire aujourd'hui.

Cette étude des noms de lieux est appelée la toponymie, *topo* = un lieu, *onuma* = un nom. Un toponyme est un nom de lieu. Cette science est, peut-on dire, encore récente, car les érudits n'ont commencé à s'y intéresser qu'au milieu du XIX^e siècle, parallèlement aux progrès qu'ont connus à cette époque l'étymologie et la phonétique. Auguste Longnon, son fondateur est mort en 1912. Albert Dauzat prit le relais et son *Dictionnaire des noms de lieux* fut longtemps la seule source qui pouvait nous indiquer l'origine des noms de lieux. Mais notre région possède certaines particularités dues à sa proximité des pays germaniques. C'est donc aux lumières de Maurice Gysseling, toponymiste belge parlant le flamand, que nous devons recourir pour comprendre les noms de chez nous qui sont d'origine germanique.

Nous devons remercier tous ces érudits qui ont fait avancer la toponymie, mais c'est surtout à Gysseling que nous devons de mieux connaître l'histoire lointaine de notre région, de suivre les méandres que forment les frontières linguistiques et même de

dater approximativement les flux et les reflux des différentes civilisations.

Nous allons donc maintenant évoquer chaque étape de cette construction multiforme, essayer de suivre au fil des siècles la création des toponymes dans la région Nord-Pas-de-Calais.

Il faut considérer au total sept périodes. Certaines sont très prolifiques, d'autres le sont peu. La plupart des noms de lieux ont été créés avant le ^xe siècle, au cours du premier millénaire... Ensuite, il n'y avait plus guère de place et il y eut peu de changements de noms.

Il est évident que, cependant, les noms actuels n'avaient pas, à l'origine, leur forme d'aujourd'hui, qui date bien souvent du ^{xix}e. Ils ont subi des évolutions phonétiques, des orthographes variées (l'orthographe n'était pas un souci autrefois), mais ils n'ont pas changé fondamentalement en général.

La préhistoire

Je passerai rapidement sur la préhistoire, ou plutôt la période pré-celtique, préromaine... Je me contenterai de signaler que seuls ou presque, les noms de la nature, éléments stables, immuables, les fleuves, les montagnes, constituent les noms de cette époque. Quand je dis des noms, c'est même exagéré, car ce sont tout au plus des syllabes, communes à différents cours d'eau, qui permettent des rapprochements entre des cours d'eau de toute l'Europe, depuis l'Atlantique jusqu'à la Russie. Devant ces éléments, on reste parfois dubitatif, mais on est bien obligé de constater la ressemblance qu'il y a entre l'Isère dans les Alpes, l'Yser près de chez nous, la Weser en Allemagne, etc. Plus près d'ici, la Deûle < *Dobula* et la Lys < *Lewia* font partie de ces noms très anciens. La Marque, elle, serait d'origine celtique, un adjectif, *marka*, signifiant marécageuse.

La Gaule et l'invasion romaine

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, après l'invasion de Jules César, il est bien difficile de faire le partage entre l'héritage gaulois et l'héritage latin. Le celtique et le latin faisaient partie d'une même famille linguistique, l'italo-celtique et ils avaient de nombreux points communs. C'est d'autant plus difficile que, par la suite, le gaulois a laissé peu de traces dans notre langue usuelle. Néanmoins, des cités existaient avant l'arrivée des Romains, César lui-même les mentionne dans *La Guerre des Gaules*. César prépare son invasion en Bretagne (la Grande-Bretagne actuelle) dans un

port nommé *Portus Itius*. Les avis ont longtemps opposé les historiens entre eux au sujet de la situation de *Portus Itius*, mais, depuis, des fouilles récentes ont permis de clore le débat et de le situer à Boulogne. Cela n'élimine pas pour autant *Bononia*, le nom de la partie basse de Boulogne, (*bun* signifie en irlandais le pied du mont et on connaît plusieurs lieux-dits *Basse-Boulogne*). La ville haute s'appelait *Gesoriacum*, *gaesum* signifiant javelot, évoque l'image d'un promontoire. Le nom de *Gesoriacum* a disparu au IV^e siècle et Boulogne, à cette époque *civitas Bononiensium*, a supplanté en tant que cité, Théroüanne, la cité des Morins. Bien que ce fût un important nœud de communications, Théroüanne resta toujours un grand village. Ce nom est composé de deux éléments celtiques : *tarvos*, le taureau, et le suffixe *-enna*. La 3^e cité gauloise était celle des Atrébates, appelée alors *Nemetacum*, composé de *nemetum*, bois sacré et d'un suffixe très répandu *-acum*, dont nous aurons l'occasion de parler plus longuement dans quelques minutes. C'est au premier siècle que certaines villes prendront le nom du peuple qui les habite. Ainsi *Atrabates* devint Arras, comme *Lutèce* devint Paris et *Samarobriva* Amiens. Plus à l'est, la cité des Nerviens est *Bagacum* devenu Bavay, de *bagos*, le hêtre. Bavay fut remplacé au III^e siècle par Cambrai, comme cité des Nerviens.

Je ne cite que les grandes villes, mais il y avait encore bien d'autres toponymes d'origine gauloise, comme Condé, nom qui est présent dans toute la France. Condé vient de *condate*, signifiant le confluent, ce qui convient aux localités du Nord, que nous connaissons, Condé sur l'Escaut et Vieux-Condé près de Valenciennes.

La contribution du latin est plus facile à repérer, car cette langue nous est plus familière. Je citerai seulement quelques noms de manière à consacrer plus de temps à la période suivante, qui représente la principale originalité de notre région.

Plusieurs localités s'appellent Estrées. Ce mot vient du latin *strata*, signifiant la route. De fait, ces lieux sont le plus souvent situés sur des voies romaines : Estrées, près de Douai sur la voie qui relie Cambrai à Tournai, Estrée près de Montreuil sur celle de Boulogne à Amiens, Estrée Blanche, Estrée-Cauchy sur celle d'Arras à Théroüanne. Pas-en-Artois, comme son nom l'indique, marque un passage étroit. Lille, écrit d'abord Lisle, de *insula*. La première lettre L est l'article qui s'est soudé au nom. Ce n'était pas vraiment une île, mais l'eau ruisselait de tous côtés, comme son sous-sol l'atteste encore maintenant. Dans Lomme également l'article s'est soudé au nom latin *ulmus*, nom latin de l'orme. La Pévèle, pays de pâturages, vient de *pabula*, même sens. N'oublions pas Famars et Templemars où l'on a retrouvé des vestiges d'un culte rendu à

Mars. Templeuve évoque aussi un temple, mais on ignore à qui il est dédié. Le latin est aussi très présent par de nombreux suffixes. Les noms en -ières du latin *-arias*, indiquent un ensemble. À Armentières, on élevait du gros bétail (lat. *armenta*), à Ennetières, des canards (lat. *anas*). Les noms terminés par -oie, du latin *-etum*, désignent des lieux plantés d'arbres. À Aulnoye, Lannoy, ce sont des aulnes (dans Lannoy, l'article s'est collé au nom), au Quesnoy, ce sont des chênes (remarquez la forme picarde de Quesnoy). Le suffixe *-inus* qui s'ajoutait en latin à des prénoms, p. ex. *Antonius*, *Antoninius*, *Lucius*, *Lucinius*, est à l'origine de nombreux toponymes se terminant par -in, qui peut être écrit de différentes façons, ain, et même aing. Ex : Mouchin, Seclin, Carvin. Non loin d'ici, Comines s'appelait autrefois *Cominas villas*, les domaines de *Commius*.

Le suffixe *-acum* que nous avons évoqué à propos de *Bagacum*, *Cameracum* est un suffixe gaulois. Selon l'évolution phonétique normale, ce suffixe aboutit à une terminaison -ai, ou -ay, comme dans Cambrai ou Bavay. Douai également. C'est surtout pendant la période qui a suivi la conquête romaine que ce suffixe sera prolifique. Il servira à former des toponymes dont le radical est un nom de personne : celui qui fonde un domaine lui donne son nom en ajoutant à celui-ci le suffixe *-acum*, lequel devient -ay. Dans les villes dont nous venons de parler où le suffixe *-acum* devenait -ay, le résultat était obtenu par le changement de c [k] en yod : AY > E, la terminaison *-um* disparaît. À partir de l'époque romaine, le radical est un nom de personne soit gaulois, soit romain, et ce nom se termine souvent par *-ius*. *Lucius*, *Antonius*, *Cassius*, *Victorius*, etc. Si on ajoute à ces noms le suffixe *-acum*, on obtient *Luciacum*, *Antoniacum*, *Victoriacum*. L'évolution de la terminaison *-iacum* est différente de celle de *-acum*. Dans *-iacum*, la voyelle A se trouve coincée entre 2 yods, le I qui précède et celui qui est issu de G entre voyelles. La voyelle A se ferme de plus en plus et disparaît complètement. Les 2 yods s'unissent en une voyelle I, qu'on écrira par la suite Y. Vous avez sûrement été frappés par la fréquence de ces noms en -y, mais autour de Lille, ils sont peu nombreux, nous verrons plus loin pourquoi. J'ai relevé tout près d'ici, Sillery-Lannoy le domaine de *Sallius* et plus loin Bachy, le domaine de *Baccius*. Vous connaissez sûrement Billy-Montigny, Beuvry, Cuincy, Vitry, le domaine de *Victorius*. Selon les régions, l'évolution phonétique est différente : Vitry en Bretagne, Vitrac plus au sud dans le Massif central.

Les invasions germaniques

D'autres évolutions vont se produire à la suite des bouleversements que cette région va connaître. Dès le III^e siècle, tout le pays vit une période d'insécurité. Les villages sont abandonnés. Des fouilles ont permis de retrouver des trésors que les habitants avaient enfouis à la hâte. Nous n'avons aucun fait précis de cette époque, excepté la bataille du *Vicus Helena* en 448, évoquée par Sidoine Apollinaire. Aucun document de cette période qui va jusqu'au IX^e siècle environ, ne peut nous renseigner de façon crédible. C'est alors qu'intervient la toponymie. Ce sont les noms de lieux qui vont nous aider dans notre quête historique, faute de textes écrits ou de monuments.

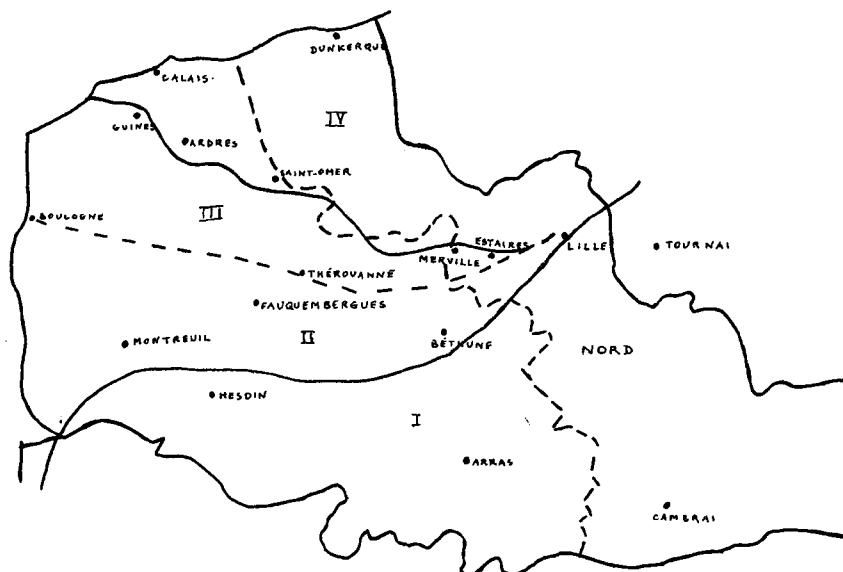
Il faut véritablement passer au peigne fin les noms de toutes ces villes, de tous ces villages, et, si c'était possible, mais c'est plus difficile encore, les noms de tous les lieux-dits. Il faut les examiner au fil des siècles pour percer la nuit qui a enseveli toute cette période, période qui pourtant ne resta pas figée. Tous ces noms forment une mosaïque où se mêlent, s'enchevêtrent des noms d'origine gauloise, des noms d'origine latine, des noms d'origine germanique. Certains d'origine gauloise évoluent selon les lois phonétiques germaniques, ou inversement des noms d'origine germanique évoluent selon les lois phonétiques romanes. On peut constater que les langues sont imbriquées l'une dans l'autre, et c'est depuis qu'on a progressé en phonétique, qu'on a pu démêler cet écheveau de laine de deux couleurs, l'une, le gallo-roman, l'autre, le germanique.

L'analyse de ces toponymes, leur forme d'origine, leur évolution au cours des siècles vont nous permettre de situer l'avancée extrême des tribus germaniques avec la création de villages au nom germanique, puis la régression progressive du germanique et la reconquête du pays par la langue romane, enfin le dernier bastion resté imperméable à cette romanisation. Trois époques importantes sont à retenir, elles correspondent à chacune de ces étapes : les VI^e, VII^e siècles ; puis du VII^e au IX^e, enfin du X^e au XII^e.

Au VI^e, VII^e siècle nous pouvons relever des toponymes germaniques sur un territoire limité au sud par une ligne qui part de l'embouchure de l'Authie, traverse la Canche entre Montreuil et Hesdin, et de là, s'oriente vers l'est, passant au sud de Béthune et de Lille. Au sud de cette ligne (zone I), il n'existe pas de toponyme d'origine germanique. Une seconde étape se situe au IX^e siècle. Malgré l'arrivée des Francs qui parlent le francique, la langue romane s'était maintenue plus ou moins. Même si des Francs fon-

daient de nouveaux domaines auxquels ils donnaient leur nom, à côté d'eux, d'anciens habitants, des Gallo-Romains à l'époque menaient leur vie comme auparavant et continuaient de parler leur langue. Une certaine cohabitation était possible. Les Gallo-Romains étaient même plus nombreux au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la limite méridionale et, s'il y avait bilinguisme, la langue romane dominait vraisemblablement de sorte que les toponymes germaniques nouvellement créés, ont été influencés par la langue romane et ont évolué selon les lois phonétiques de cette dernière. Nous verrons comment ultérieurement. Cette première régression germanique (zone II) s'est manifestée entre le ^{vii}e et le ^{ix}e, mais seulement jusqu'à la ligne qui relie Boulogne à Théroutanne, passe à St-Omer, puis le rejoint le cours de la Lys du côté d'Aire et suit cette rivière jusqu'à la frontière (zone III). Au nord de cette frontière, la romanisation est plus tardive. Les premiers éléments significatifs ne se sont manifestés qu'à partir du ^xe siècle et se poursuivent jusqu'au ^{xii}e. Enfin, la zone côtière, limitée au sud par la ligne reliant Calais, Ardres, Audruicq, Merville, n'a pas été touchée par ce retour du roman (zone IV).

On comprend, au simple exposé de ces évolutions, que la situation linguistique du Nord-Pas-de-Calais est extrêmement complexe.



Quels traits caractérisent la présence de toponymes germaniques ?

Je suis sûre que vous savez en reconnaître un certain nombre. Nous sommes tous sensibles aux consonances en G. Les noms finissant par *-ghem*, par *-ingues*, par *-berg*, etc. Mais les faits ne sont pas toujours aussi simples et il est intéressant de connaître le pourquoi et le comment. Il est important quelquefois de déjouer certains pièges. La langue ne se réduit pas à un catalogue de mots.

Les Francs, à l'époque où ils ont envahi la Gaule, avaient, pour créer des noms de lieux, un système comparable à celui des Gaulois, c'est-à-dire un nom de personne suivi d'un suffixe. Chez les Germains, ce suffixe est *-ingas*, suffixe patronymique, qui évoque la famille. Cette construction *-nom + ingas*, parallèle à *nom + iacu*, va influencer cette dernière. Le suffixe *-iacu* se terminera de la même façon que *-ingas* et devient *-iacas* dont l'évolution phonétique aboutit à *-ies*. La plupart du temps, le nom d'homme qui précède est germanique. La région où pullulent les toponymes terminés par *-ies* est l'Avesnois, suivie de peu par le Cambrésis. Quelques noms connus comme Fourmies, Landrecies, Liessies. Il en existe une quarantaine. Ce type de création remonte vers le nord à la limite du Pas-de-Calais où il fait même une petite incursion et se termine autour de Lille : Wattignies, Wambrechies, Pérenchies, Thumeries, etc.

Voilà un premier exemple de l'influence germanique. En voici un second qui s'exerce sur le même suffixe, mais dans une autre région, autour de St-Omer. La différence de traitement due à la phonétique germanique est beaucoup plus sensible. Le suffixe *-acum* garde la consonne c [k], la voyelle a s'est fermée en è et nous avons une terminaison *-ecques*, comme dans Blendecques, Eperlecques, Wardrecques, mais aussi Prêmesques, seul exemple près de Lille.

En suivant la même évolution, mais avec l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe, comme dans *Suaveke*, le domaine des Suaves, peuple germanique, la voyelle médiane s'amuît et nous avons Zouafques, Tilleke, domaine de *Tillius*, donne Tilques, de même Serques, Wisques.

On s'aperçoit dans tous ces exemples que nous partons d'une origine gauloise, mais que l'évolution est germanique.

J'en viens maintenant à des créations plus claires, où le nom de famille germanique est suivi d'un suffixe germanique, sans grande évolution phonétique. J'ai évoqué plus haut le suffixe *-ingas*, patronymique désignant la famille telle qu'elle se concevait alors, les parents et les serviteurs.

Employé seul, ce suffixe a créé peu de noms dans notre région. On connaît Peuplingues, Bonningues, mais il est beaucoup plus prolifique en Belgique, Poperinghes, par exemple, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Lorraine sous la forme -ange, comme dans Hagondange.

Ce suffixe est souvent associé à *-hem*, signifiant habitation, d'où village. C'est ainsi qu'on aboutit au suffixe *-ingham*. Ces toponymes en *-ingham* signifient littéralement la maison de la famille de Eburilo, Kampo, Rado, Erkan... Ainsi, Verlinghem, Capinghem, Radinghem, Erquinghem qui se situent au nord-ouest de Lille. On peut, selon Gysseling, penser que ces noms sont contemporains des noms en *-ies*, comme Pérenchies, même peut-être au VI^e siècle. La prononciation IN peut entraîner une autre orthographe, hain, comme dans Wannehain, Olhain. En Belgique, ils se terminent par *-inghien*, comme dans Frelinghien.

Ces toponymes en *-ingham* sont aussi nombreux dans le Boulonnais, mais dans cette région on perçoit actuellement les effets de la romanisation dans la prononciation. Ainsi, au sud-ouest de la route qui relie Calais à St-Omer, tous les noms terminés en *ingham*, se prononcent en AN, tandis qu'au nord-est de cette route, on les prononce toujours -EM. Dans le Boulonnais, on dit Nortleulinghem, Bouvelinghem, et de l'autre côté Ruminghem, Hondeghem comme Verlinghem dans la région lilloise. La prononciation romane influence même l'écriture et beaucoup de noms du Boulonnais s'écrivent *-ghen*, Tardinghen. On peut comparer Pihem, près de St-Omer et Pihen les Guines. La romanisation va encore plus loin dans des toponymes situés le long de la côte entre Boulogne et Montreuil, qui se terminent tout simplement par *-ent*. Hydrequent, s'est appelé autrefois Heldringhem, Rinxent, Rinningshem. Une dernière remarque au sujet des noms en *ingham* : ils sont totalement absents au sud de la limite linguistique méridionale, dans les régions de St-Pol, Arras, Cambrai et Avesnes.

Il existe encore d'autres suffixes évoquant une agglomération. Je n'en citerai que quelques-uns : *-hove* (cour de ferme) dans Bavinchove près de Cassel, *-zeele*, grande salle, devenu synonyme de maison, Bollezeele, Strazeele. La forme *-zeele* peut s'assourdir en *-seele* que nous reconnaissons dans Linselles (*lindo* = tilleul) et Audresselles.

Certains suffixes apportent une précision topographique. C'est le cas de *-baki*, le ruisseau. *Baki* est un nom bien connu dans la région sous la forme -becque, d'où Steenbecque (*steen*, pierre), Bousbecque (*bous*, buisson). Mais vous doutez-vous que Roubaix vient du même nom : *Rusbaki* IX^e siècle *rausa*, roseau, le ruisseau

où poussent des roseaux, à rapprocher de Robecq (Bt) ? *Lers* signifie terrain marécageux boisé, d'où la ville de Leers. Comme en germanique, ce nom était précédé d'une aspiration, traduite par F en français, c'est aussi l'origine de Flers et de Toufflers. Un synonyme ou presque, Loos, prairie marécageuse et Wattrelos, la première partie du nom représentant l'eau. Terminons par Marcq et Marquette dont les noms sont issus soit de la rivière elle-même, soit du sens étymologique : marécageux. On retrouve ce sens dans Marquise ou Marquion.

L'invasion germanique dont nous avons parlé jusqu'ici était celle des Francs qui venaient de l'est, des bords du Rhin. D'autres Germains se sont implantés dans le Pas-de-Calais. Ceux-là sont arrivés par la mer. C'étaient des Saxons, ou des Frisons installés en Bretagne (la Grande-Bretagne) ou sur la côte des Pays-Bas. Vu leur nombre, ils s'y sentaient à l'étroit. Ils se sont donc installés sur ces terres du littoral qui étaient peu habitées. Cette fois encore, la toponymie nous aide à percevoir et à concrétiser ce fait historique. Certains noms du Boulonnais et du Calaisis sont inconnus dans tout le reste de la région, mais ressemblent comme des frères jumeaux à des noms du sud-est de l'Angleterre. En France, ils se terminent par *-thun*, comme Landrethun, Baincthun, Audincthun, suffixe venant du saxon *-tuna*, qui est aussi à l'origine du nom ville en anglais, *town* et du suffixe *-ton* qu'on retrouve dans Brighton, Southampton, etc... Notez que Warneton, bien éloigné de la côte semble aussi avoir cette terminaison.

La romanisation

Dès le VII^e siècle, alors qu'au nord de la frontière linguistique la plus méridionale se créaient des noms germaniques en *-hem* ou *-ingham*, au sud, certains domaines terminés en *-acum* recevaient un second suffixe *-court*. Ces toponymes sont essentiellement situés du côté de Saint-Pol et d'Arras.

Un siècle plus tard, les nouveaux toponymes créés dans cette même région sont composés du nom de personne auquel se rattache directement (sans suffixe *-aicum*) le nom *court*. Ce nom vient de *cohorte*, partie d'un camp romain, devenu ensuite cour, cour de ferme et par extension les bâtiments de la ferme. Citons dans le Pas-de-Calais, Azincourt, les autres sont souvent des villages. Plus près d'ici Libercourt. Dans le Nord, Gondecourt, Raimbeaucourt, Ostricourt, Pecquencourt.

Ville, comme vous le savez est issu de *villa*, la grande ferme gallo-romaine au temps des Mérovingiens. Autour de celle-ci, se grou-

paient les petites maisons des paysans, ce qui constituait un véritable village. Les noms terminés en *-ville* sont un peu plus tardifs que ceux en *-court* et moins nombreux. Ils sont présents, comme eux, dans l'arrondissement d'Arras, qui englobe aussi de nos jours le Saint-Polois. Dainville, Ruisseauville vers Montreuil et tous les Neuville, dont Neuville-en-Ferrain. Ils ont été créés sans doute un siècle plus tard aux IX^e, X^e siècles et on se rend compte que la romanisation de Boulogne est de cette époque, car dans le Boulonnais, on peut relever des noms en *-ville* comme Doudeauville et Conteville, mais aucun nom en *-court*. Conteville existe en deux exemplaires, l'un près de Boulogne, l'autre près de St-Pol. Ce devait être respectivement la ferme des comtes de Boulogne et de Saint-Pol.

A *-ville*, il faut aussi rattacher un dérivé *-villers* qui peut s'employer seul ou en composition : Frévillers, Longvillers, mais aussi Villers-en-Cauchie, Villers-au-Bois.

Bien que ces noms *-court*, *-ville*, *-villers* soient d'origine romane, quand ils sont précédés d'un nom de personne, ce nom est toujours d'origine germanique, mais terminé par la désinence du génitif latin *-I* (ce n'est plus visible dans le nom actuel mais dans les formes antérieures), tandis que dans les toponymes germaniques situés plus au nord, le nom se termine comme le génitif allemand en *-S*.

Le long de la limite septentrionale, on peut constater le flottement qui a existé à une certaine époque. Par exemple, Merville s'est appelé *Meregehen* au XI^e s., Manrevilla en 1223.

En terminant cette période carolingienne, c'est-à-dire vers le X^e siècle, on se rend compte que les toponymes du Nord et du Pas-de-Calais avaient déjà été créés pour la plupart. Au substrat primitif ancien, sans doute peu dense, qui précéda l'invasion romaine, sont venues se superposer plusieurs strates. Les toponymes de l'époque gallo-romaine du I^{er} au V^e siècle se terminant par *IN* ou par *Y*, puis la vague des toponymes germaniques des V^e et VI^e siècles qui ont couvert la moitié septentrionale du Nord et du Pas-de-Calais, ceux en *-hem* et en *-ingham* et autres suffixes, puis du VII^e au IX^e siècle le reflux germanique et la romanisation avec la création de nouveaux toponymes en *-court* et en *-ville*.

Les époques ultérieures

On ne peut passer totalement sous silence les créations ultérieures, mais je voulais insister sur l'ancienneté de nombreux noms de lieux et sur la complexité qui a présidé à leur création.

Je vais donc résumer les périodes qui nous séparent du premier millénaire.

Il faut d'abord citer ceux qui sont apparus avec les débuts de la christianisation. Celle-ci a été plus tardive dans cette région que dans le reste de la France. Cependant, des monastères, des évêques y sont connus bien avant l'an 1000. St Omer, St Amand, St Josse vivaient au VII^e siècle, St Vaast même au temps de Clovis, mais les noms de lieux qui sont liés à la religion apparaissent ultérieurement. Des villes ont changé de nom quand elles ont accueilli les restes des saints fondateurs. Saint-Amand a remplacé *Elnon*, nom de la ville et de la rivière qui s'y jetait dans l'Escaut. De même, St-Omer a supplanté *Sithiu*, nom d'origine inconnue. Le nom n'a servi à créer aucun toponyme, sauf sous la forme germanique *-kerque*, tardivement, là où les villages n'ont pu surgir de terre qu'après l'assèchement du golfe de l'Aa. En revanche, on trouve des chapelles, soit sous le nom picard *Cappelle* avec un *E*, soit sous le nom germanique sans *E*. Montreuil et Moutier désignent des monastères.

L'époque médiévale nous a laissé quelques châteaux, Neufchâteau, Le Cateau. Le Plouich désigne un château-fort, c'est un lieu-dit de Phalempin où s'élevait le château-fort du châtelain de Lille, des forteresses, Bourbourg, Bourghelles, des seigneuries, qu'on peut deviner par les noms de certains fiefs, mais la structure de l'époque médiévale est bien difficile à démêler.

Au fil des siècles, le mode de création a totalement changé. Les faubourgs des villes, en grandissant, deviennent autonomes. La Madeleine faisait partie de Lille, Saint-André était un hameau de Lambersart. Les faubourgs d'Arras ont, pour la plupart, changé de nom. Meaullens est devenu St Nicolas les Arras, Ymericourt est devenu St Laurent Blangy, Demencourt, Ste Catherine. Villeneuve d'Ascq a connu le mouvement inverse, réunissant trois communes sous un seul vocable.

Retour sur Lille

Au terme de cette analyse, je voudrais revenir un instant sur la région de Lille, dont la toponymie est particulièrement confuse. Gysseling constate que le tracé de la frontière linguistique y est capricieux. Maintenant que nous savons distinguer toponymes romans et toponymes germaniques, nous allons examiner les environs de Lille. Je ne parlerai pas de quelques très anciens et très obscurs noms des faubourgs de Lille, Wazemmes, Esquermes, Fives, Hellemmes. Annappes est aussi prégermanique. Je m'en tiendrai aux périodes gallo-romaine et germanique.

Mes observations iront de l'ouest vers l'est et du nord au sud, en débutant du côté d'Armentières.

Formes romanes : Armentières, Ennetières, Lompret, Lomme, Canteleu, Quesnoy, Comines, Bondues, Mouscron, Tourcoing, Neuville, Mouvaux, Croix, Mons, Lannoy, Sailly, Forest, Tressin, plus au sud Ronchin, Lesquin, Templemars.

Formes germaniques : Erquinghem, Prêmesques, Verlinghem, Radinghem, Frelinghien, Deulémont, Warneton, Bousbecques, Linselles, Wattrelos, Leers, Toufflers, Wasquehal, Willems, Wannehain.

Formes mixtes : Pérenchies, Wattignies, Wambrechies. Des noms de personne germaniques suivis d'un suffixe roman : Haubourdin, Lambersart, Sainghin, Avelin, Anstaing.

Conclusion

L'étude des noms de notre région nous fait pénétrer au cœur de notre histoire et revivre les diverses périodes qui ont jalonné les siècles.

Mais c'est aussi une science difficile. Elle suppose la connaissance des règles phonétiques, car les noms de lieux ont suivi les mêmes règles que les noms communs. Elle requiert la connaissance des formes plus anciennes que nous livrent les manuscrits et qui nous orientent vers le sens d'origine. Il faut aussi considérer la topographie, l'environnement géographique. On comprend que Mons-en-Barœul, Mons-en-Pévèle viennent de mont, la hauteur, mais pour écrire que Deulémont est un mont, il faut être aveugle. Or, quelqu'un a imaginé une étymologie latine *Duplices montes*, les doubles monts, alors qu'il s'agit de l'embouchure de la Deûle, *mont*, venant du même mot que l'anglais *mouth* qui signifie bouche. De même Wervicq a tout à fait l'allure d'un mot germanique *-wick*, forme germanique du latin *vicus*, comme dans Salperwick, ou *Quentovic*. Or, Wervicq s'écrit *Wervy* en 1090 et dans l'*Itinéraire d'Antonin* au III^e siècle, on lit à cet endroit-là de la carte, « Viroviacum dom. », domaine de *Virovius*. La prudence est donc toujours de règle, les rapprochements douteux sont à exclure. Il vaut mieux avouer son ignorance que d'avancer des propositions fallacieuses comme on en voit dans certains guides.

Denise POULET,
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3